



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part des auteurs et de l'éditeur, l'ouvrage collectif dirigé par Martin Sauvage, *Atlas historique du Proche-Orient ancien*¹.

Martin Sauvage est l'un des maîtres incontestés de la cartographie du Proche et du Moyen Orient ancien, et toutes les missions françaises ont largement bénéficié de son art depuis bientôt un tiers de siècle. On ne sera donc guère étonné de voir aujourd'hui paru son monumental atlas, qui illustre avec brio l'importance de cet « autre œil de l'histoire » de la tradition grecque antique, comme le rappelle Ortelius dans l'avis au lecteur de son *Theatrum orbis terrarum*. Cartographier l'histoire, c'est s'imposer une nécessaire assimilation de la chronologie, poussée dans le moindre de ses détails révélateurs, et croisée avec une approche thématique restituable en plan. Bien plus qu'une

simple information, elle est une prise de position et, en quelque sorte, revient à « figer » en deux dimensions l'interprétation historique. Martin Sauvage s'est entouré de quarante-neuf des meilleurs spécialistes de l'archéologie et de la géographie, naturellement, mais également des différentes formes d'histoire, de la philologie et de l'étude des sources du Proche et du Moyen-Orient.

Le résultat est impressionnant : 132 cartes (p. 1-141), assorties chacune d'une notice synthétique, présentent l'ensemble de l'histoire du Proche-Orient ancien, de la diffusion de l'écriture cunéiforme (Brigitte Lion et Cécile Michel) — la définition originelle du projet —, à l'empire séleucide et l'Orient hellénistique aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. (Philippe Clancier). Aucune approche pertinente n'est négligée, et le lecteur trouve, bien évidemment, toutes les données concernant la géographie physique, l'évolution géomorphologique (on soulignera les riches apports de Bernard Geyer), économique, avec le développement des techniques et la transformation des sociétés jusqu'à la constitution des empires et à leur chute. La cartographie historique reçoit, logiquement, une place de choix, mais avec des mises au point particulières qui fournissent un éclairage trop souvent peu connu des historiens généralistes du Proche-Orient ancien. La lecture que propose Philippe Abrahami des sources amarniennes (p. 95-96), pour ne prendre que cet exemple, met à profit les découvertes présentées en 2004 par Y. Goren, I. Finkelstein et N. Na'aman sur la composition chimique des tablettes amarniennes, ce qui permet de mettre en évidence, au-delà des partenaires du « grand jeu » égyptien du milieu du 2^e millénaire av. J.-C., son réseau de transmission diplomatique et, par là-même, celui de ses alliances et protectorats.

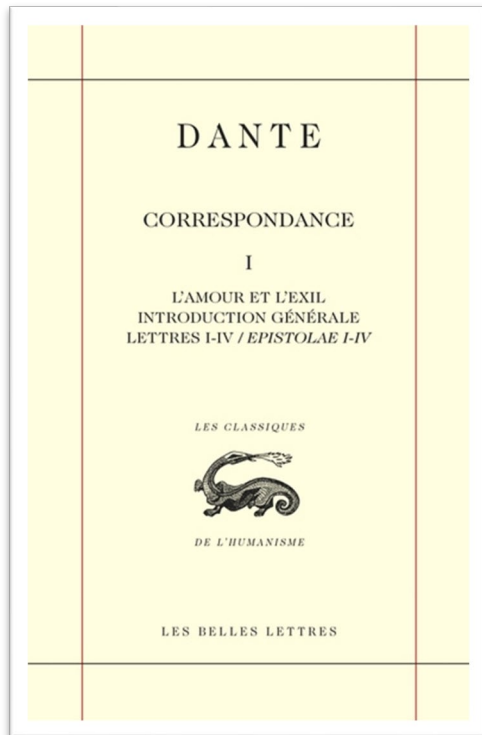
Ces notices cartographiées sont complétées par une chronologie simplifiée (p. 143-144), d'abondantes références (p. 145-168), qui offrent au lecteur avec précision l'état le plus actuel de la recherche, un index des noms de peuples (p. 169-171), un copieux index géographique (p. 173-204), qui donne les coordonnées de localisation de chaque site ; une liste des auteurs, enfin,

¹ Institut français du Proche-Orient, Beyrouth — Les Belles Lettres, 2020, in-f°, cartonné, XXI + 208 p.

vient clôturer cet ouvrage, qui est désormais à placer parmi les grands outils de la recherche sur le Proche-Orient ancien.

Il était, en effet, grand temps de réaliser, pour le moins, une mise à jour des travaux désormais vieillis du Père Lucas Grollenberg, dont l'*Atlas van de Bijbel* remonte au lendemain de la Seconde guerre mondiale, même s'il a largement été traduit dans les années 1950 et jusqu'en 1968 en anglais, allemand et français. Pour les périodes antérieures il en va de même, bien que l'*Atlas de la Mésopotamie et du Proche-Orient* de Michael Roaf soit un peu plus récent, puisque paru en 1991 chez Brepols. Malgré les guerres qui ne cessent de ravager cette partie du monde, les découvertes réalisées ces trente dernières années ont changé notre approche d'une grande partie de l'histoire de la région.

Il y a toutefois plus. L'approche méthodologique a évolué et s'est affinée depuis les travaux pionniers de Georges Duby, dont le Grand atlas historique, paru en 1978, a restauré la rencontre de l'histoire et de la géographie, dans la plus pure tradition braudélienne. L'*Atlas historique* de Martin Sauvage prolonge heureusement le chemin, confirmant à nouveau le propos de Georges Duby, pour qui le géographe est « le plus attentif à ce qui se produisait de plus neuf parmi les sciences de l'homme ».



Dante, *Correspondance*, volume I (*Introduction générale, Lettres I-IV / Epistolae I-IV : L'Amour et l'exil*) présenté, traduit et commenté par Benoît Grévin, Classiques de l'Humanisme, Paris, Belles Lettres, février 2022.

La collection des Classiques de l'Humanisme, dont une des premières publications avait été, en 1952, le *Dante humaniste* d'Augustin Renaudet, s'enorgueillit aujourd'hui, grâce à la science impeccable de Benoît Grévin, de faire une place, après le riche corpus des *Lettres familières* et les *Lettres de la vieillesse* de Pétrarque, aux treize lettres qui survivent de l'activité épistolaire de l'Alighieri.

Dans le bouleversement général lié à la nouvelle saison d'études sur l'œuvre de Dante motivée par la préparation puis la célébration du septième anniversaire de la mort du poète (1265-1321), les lettres occupent une place non négligeable. Longtemps considérée comme une partie mineure de son œuvre, la correspondance de Dante Alighieri a été dernièrement

réévaluée au fur et à mesure que les études sur l'intertextualité dantesque progressaient, grâce à un couplage intelligent de la philologie traditionnelle et des possibilités offertes par l'informatique. Dans cette œuvre protéiforme, où l'inspiration politique, religieuse et littéraire, l'italien et le latin s'équilibrent, les treize lettres survivantes d'une correspondance sans doute originalement bien plus ample, datant toutes des années d'exil du poète (1301-1321) s'inscrivent en effet à la croisée des chemins. On scrute à présent les lettres non seulement pour en tirer des informations factuelles sur la vie mal documentée de Dante exilé, mais aussi pour analyser les rapports qu'entretiennent leurs métaphores raffinées et leur prose chatoyante avec la *Comédie*, la *Monarchie*, le *Convivio* ou le *De vulgari eloquentia*. La belle édition commentée des lettres I-XII par Marco Baglio et de la controversée lettre XIII à Cangrande della Scala (dont la seconde partie est d'authenticité débattue) par Luca Azzetta pour le volume de la *Nuova Edizione Commentata delle Opere di Dante (NECOD)*, paru en 2016, a ainsi représenté une avancée considérable. D'autres éditions sont en cours (Claudia Villa), et des travaux de thèse en cours d'achèvement (Scuola Normale di Pisa) scrutent les moindres recoins du vocabulaire de Dante épistolier. Enfin, une tentative récente – sans doute trop audacieuse – de Paolo Pellegrini de voir dans Dante le rédacteur d'une lettre de la chancellerie des Scaligeri de Vérone a relancé le débat sur le périmètre des lettres et leurs rapports avec le style des documents contemporains.

L'intérêt de réaliser une nouvelle édition-traduction commentée des lettres malgré ces avancées remarquables de la recherche italienne est né chez Benoît Grévin d'une constatation. L'analyse des lettres souffre encore et toujours, au XXI^e siècle, d'une perception « téléologiquement » déformée de leur méthode de rédaction et de leur arrière-plan culturel. Il est indéniable que, comme le reste de l'œuvre de Dante, les lettres participent à la fois d'une esthétique médiévale et pré-humaniste : nombre de marqueurs stylistiques dantesques latins parcourant les épîtres renvoient à des recherches classicisantes, notamment à travers l'utilisation de références

virgiliennes, ovidiennes, lucaniennes, mais aussi cicéroniennes, mais aussi et surtout par une multiplicité de choix lexicaux et syntaxiques, qui contrastent partiellement avec les choix des générations précédentes. Pourtant, les lettres respectent malgré ces inflexions les canevas rythmiques, stylistiques et, en grande partie, les conventions lexicales de l'art de la correspondance ornée latine telle qu'elle s'était développée de manière autonome depuis la fin du XI^e siècle dans le cadre de l'*ars dictaminis*, art de la rédaction épistolaire ornée, en latin rythmique. Cet art avait trouvé son apogée à Bologne, à la chancellerie pontificale et à la cour de Frédéric II, précisément durant la vie des aïeux et parents de Dante, et avait été résumé et synthétisé dans des anthologies et manuels d'écritures (les *summae dictaminis*) durant sa jeunesse.

La présente édition-commentaire participe d'abord d'une volonté de faire progresser notre connaissance de l'inscription de l'art épistolaire de Dante dans la société de son temps en systématisant l'exploration des rapports entre cette riche culture épistolaire (à la base de l'enseignement reçu par le poète durant sa jeunesse, notamment par le biais de Brunetto Latini) et les lettres de Dante conservées. Après une introduction générale de quelque cent soixante pages, l'édition-traduction, tout en s'inscrivant dans les débats philologiques en cours sur la restitution des textes dantesques (souvent transcrits dans une seule version, comme c'est le cas pour les lettres I-IV, objet du premier tome de cette édition), présente une nouvelle traduction tenant compte de cette dimension et, dans son appareil critique, une présentation originale incluant à la fois un renvoi aux sources traditionnelles, et à des parallèles de type « formularistique » avec la culture épistolaire des années 1175-1321, à partir d'une consultation systématique d'une base de comparaison de plus de trois-mille textes (édition-traduction, p. 1-53). Le commentaire (p. 54-325) propose une analyse approfondie d'un grand nombre de ces parallèles, mettant ainsi en valeur les rapports la technique épistolaire de Dante et le choix de ses formules et motifs avec le riche terreau représenté par la culture rhétorique papale, communale et impériale-sicilienne du XIII^e siècle.

Une telle opération n'exclut pas l'approfondissement de la recherche des liens intertextuels entre les lettres et les autres parties de l'œuvre de Dante, tout en le rééquilibrant, et en orientant parfois le choix des leçons dans les passages débattus. Le premier volume de cette nouvelle édition-traduction de la correspondance concerne en effet quatre textes relativement courts des premières années d'exil de Dante (1301-1309), dont deux ont rapport avec ses activités politiques (lettre I du parti des Blancs au cardinal Niccolò da Prato, lettre II, de consolation, sur la mort d'Alessandro Guidi di Romena), tandis que les deux autres sont de facies plus « littéraire » (lettre III à Cino da Pistoia sur le maintien de l'amour-espèce à travers son changement d'objet, et lettre IV à Alessandro Malaspina, sur un amour foudroyant, toutes deux introductions à des poèmes toscans non préservés dans les manuscrits). Forte d'une réflexion sur l'intertextualité dantesque et les liens entre l'art épistolaire de Dante et l'*ars dictaminis*, l'édition renouvelle en particulier notre connaissance du texte des lettres III et IV.

Ce renouvellement transcende toutefois la seule approche consistant à examiner la correspondance à l'aune des pratiques épistolaires de son époque, entendues *stricto sensu*. L'examen des modalités d'utilisation des citations poétiques latines classiques (Virgile, et surtout Ovide dans la lettre III) a été également opéré dans une optique fortement renouvelée par rapport aux outils d'analyse traditionnelle, qui envisageait l'utilisation de ces textes par Dante sans la considérer au filtre des commentaires médiévaux et pré-renaissants de ces œuvres qu'il a pu consulter. Le recours, en particulier, aux commentaires concernant les *Métamorphoses* d'Ovide du XIII^e et du début du XIV^e siècle a mis sur la voie d'une utilisation de cette œuvre par Dante bien plus profonde que ce que l'on pouvait penser, en permettant par exemple d'inverser la valeur de la citation centrale de la lettre III : le motif d'Hypérion-soleil et de ses amours, encore considéré naguère par de bons dantologues tels que Manlio Pastore

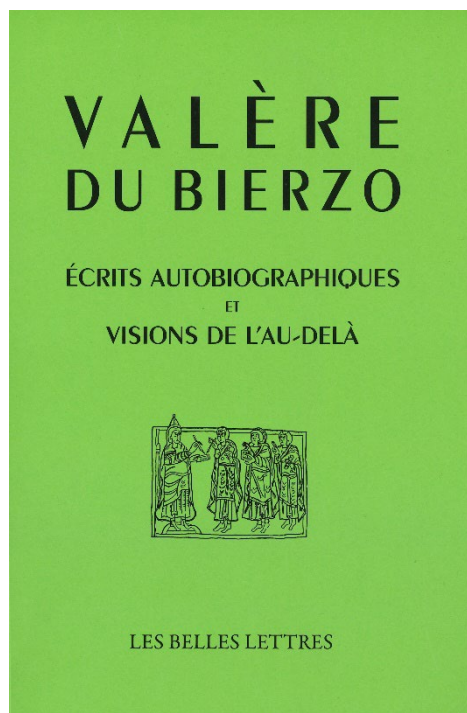
Stocchi comme purement ornemental, reçoit en fait, à l'aune de ces commentaires médiévaux et pré-humanistes, un sens philosophique, contre-intuitif dans une optique moderne, qui s'ajuste parfaitement avec la philosophie développée dans le *Convivio* et la *Comédie*.

Une troisième voie explorée en particulier dans le commentaire de la lettre de consolation II concerne le rapport entre la monumentalisation rhétorique opérée par Dante et les représentations artistiques de son temps. La lettre de consolation n'apparaît conventionnelle que si sa rhétorique n'est pas scrutée dans une optique à la fois stylistique, anthropologique, et artistique, et si sa rhétorique n'est pas spatialisée. Ses motifs incluant la présentation d'armes parlantes, d'un cercle de vertus entourant le défunt, mais aussi une double projection de son corps sur terre et dans les cieux, reflètent en fait fidèlement la structure complexe de tombeaux italiens du début du XIV^e siècle tels que celui de Robert d'Anjou à Naples. L'inscription de l'art de Dante épistolier dans la culture scolastique (commentaires ovidiens), artistique et visuelle (tombeaux) et rhétorique (classes d'*ars dictaminis*) de sa jeunesse et de son âge adulte permet ainsi de redonner toute sa richesse à sa correspondance, en l'inscrivant à la fois stylistiquement, conceptuellement et socialement dans son temps.

Le premier volume de cette correspondance, comprenant les lettres I-IV, a donc posé les principes de cette méthodologie en partie renouvelée, appliquée aux quatre premières lettres survivantes de la correspondance de Dante.

Le second volume, achevé et qui paraîtra fin 2022 ou début 2023, applique ce même principe aux six lettres – centrales dans la vie et la correspondance de Dante – des années 1310-1311 liées à la descente du roi des Romains Henri VII en Italie en vue de son couronnement. Ce volume, avec pour sous-titre *Le songe impérial*, présente en introduction une comparaison intégrale des liens conceptuels entre ces lettres politiques et la pensée monarchique développée par Dante dans la *Monarchie* et dans la *Comédie*. Il montre dans le commentaire comment une prise en compte encore plus fine de ces liens permet d'éclairer des passages de ces traités par la lecture des lettres, tout en renforçant l'intertextualité des trois grandes lettres V-VII et des petites lettres écrites au féminin par Dante pour la comtesse Gherardesca di Battifolle s'adressant à la reine des Romains Marguerite de Brabant. Dans ce volume également, une mise en valeur systématique des parallèles de type semi-formulaire ou formulaire avec les lettres latines des années 1175-1321 est complétée par une analyse des recours à Lucain, Virgile, Ovide, s'appuyant en partie sur la lecture des commentaires contemporains à leurs œuvres, et sur un approfondissement de motivations de leurs citations. Cette « médiévalisation » du recours aux classiques chez Dante, loin d'aboutir à chasser en lui le pré-humaniste, permet d'expliquer en quoi son œuvre forme une transition harmonieuse entre les cultures du Duecento et du Trecento.

Le troisième volume, en cours de rédaction, comprendra enfin, sous le sous-titre *Le prophète et son œuvre*, une édition-traduction et un commentaire des trois dernières lettres de la vie de Dante (XI-XIII), rédigées dans les années 1315-1321, et en particulier de la lettre XI aux cardinaux, extraordinaire diatribe contre l'Église établie, à tonalité prophétique. Il revisitera également, à travers l'examen des rapports entre la partie proprement épistolaire de la lettre XIII et l'*accessus* à la *Comédie* qui le suit dans une partie de la tradition manuscrite, la question de l'authenticité de la lettre XIII. A l'issue de ce travail qui aura, en quelque 1600 pages (le second volume formant un môle central), couvert l'analyse détaillée, ecdotique, rythmique, grammaticale, stylistique, conceptuelle, de la correspondance de Dante, Benoît Grévin aura fourni un guide indispensable à l'œuvre épistolaire du poète prolongeant les meilleures recherches anciennes et récentes, tout en apportant à une recherche surtout italienne des éléments originaux, issues d'une méthodologie en partie différente.



Valère du Bierzo, *Écrits autobiographiques et Visions de l'au-delà*. Texte établi, traduit et commenté par Patrick Henriët, Jacques Elfassi, Florian Gallon, Céline Martin et José Carlos Martín-Iglesias (Auteurs latins du Moyen Âge), Paris: Les Belles Lettres, 2021, CCLXXV-299 p. (ISBN 978-2-251-45261-6).

J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, un ouvrage collectif, paru à Paris en 2021 sous le titre : Valère du Bierzo, *Écrits autobiographiques et Visions de l'au-delà*. Ce livre qui compte CCLXXV-299 p., est l'œuvre d'une équipe de cinq médiévistes, coordonnée par Patrick Henriët, directeur d'études à l'École Pratique des Hautes Études. Valère du Bierzo, un écrivain méconnu hors de la péninsule ibérique, vécut en ermite dans le nord-ouest de l'Espagne, à la façon des Pères du désert, et mourut vers 695. Il a laissé à la postérité une compilation hagiographique, qui représente l'un des plus anciens

légendiers d'Occident, et quantité d'œuvres personnelles, dont une partie seulement figure dans le présent livre. S'il mérite d'être connu au-delà du cercle restreint des médiolatinistes, c'est qu'il est l'un des rares auteurs à avoir employé régulièrement dans ses écrits la première personne du singulier. Il représente, à ce titre, un maillon important dans l'histoire de l'autobiographie, avec Augustin, Rathier de Vérone, Pierre Damien et Abélard. Sa production littéraire reflète une individualité complexe, en lutte, comme saint Antoine, contre les démons, mais aussi contre ses contemporains, et notamment des membres du clergé opposés à sa personne ou à l'ascétisme érémitique qu'il pratiquait.

Le livre ici présenté est d'abord une édition critique de type stématique, effectuée à partir de tous les manuscrits disponibles, avec traduction française en regard. Cette édition comporte huit opuscules différents : cinq à caractère autobiographique, publiés par José Carlos Martín-Iglesias, de l'Université de Salamanque ; trois *Visions de l'au-delà*, publiées par Jacques Elfassi, de l'Université de Metz. Toutes ces œuvres furent rédigées par Valère dans les dernières années de sa vie. Les opuscules autobiographiques correspondent à deux courtes pièces en vers intitulées : « Poème sur ma nécessité », « Poème personnel sur les vicissitudes déjà mentionnées », où le nom de Valère figure en acrostiche ; et à trois ouvrages en prose : « Récit de ma plainte inspiré par ces épreuves », « Reprise du récit depuis le début de ma vie religieuse », « Suit ce qui reste à ajouter aux plaintes précédentes ». Nécessité, vicissitudes, plainte, épreuves : cela permet de restituer le ton de l'ensemble, c'est-à-dire d'une biographie un peu en désordre, depuis la conversion du jeune homme, issu d'une classe aisée, à une relative solitude ascétique, rencontrant de multiples obstacles. Dans les *Visions de l'au-delà*, Valère se met aussi en scène, mais seulement comme narrateur de faits qui lui avaient été relatés par les visionnaires eux-mêmes.

Cette belle édition annotée est suivie de notes complémentaires (p. 193-214) d'un « catalogue raisonné des personnes » (p. 215-223), d'une bibliographie et de trois index (des

sources, des noms de personnes et de lieux). Elle est surtout précédée d'une riche introduction en sept chapitres, paginée en chiffres romains. Outre des précisions sur l'établissement du texte, cosignées par les deux éditeurs, six chapitres étudient le contexte historique et religieux dans lequel vécut Valère, ainsi que le projet littéraire et la langue de cet écrivain. Deux sont dus à Jacques Elfassi déjà cité (« Vie et œuvre », « Étude linguistique »), deux au coordinateur, Patrick Henriot (« Érémitisme, société, construction du moi », « Les Visions »); les deux derniers aux autres membres de l'équipe, Céline Martin, de l'Université de Bordeaux (« Introduction historique »), et Florian Gallon, de celle de Toulouse (« Érémitisme et monachisme: modèles, idéaux et pratiques »). L'ensemble est très instructif et mérite d'être lu avec attention non seulement par les chercheurs qu'intéresse le dernier siècle de l'Espagne wisigothique, mais aussi par des linguistes, des historiens de la littérature et du monachisme ou des spécialistes des visions. Divers problèmes n'ont pas encore trouvé de solution définitive, par exemple les localisations exactes des ermitages de Valère, ou encore le fait que le seul parallèle connu avec l'une des Visions soit un apocryphe transmis uniquement en grec et en slavon (III Baruch). On regrette l'absence d'une carte, car les lecteurs ne sauront pas tous où situer le Bierzo et les diverses localités citées dans l'index des noms de lieux.